

HANAN EL-CHEIKH

# La Maison de Schéhérazade

contes traduits de l'arabe (Liban) par Stéphanie Dujols

*ACTES SUD/Sindbad  
L'ORIENT DES LIVRES*



*Pour Schéhérazade et ses sœurs.*



## PROLOGUE

Je ne me souviens plus exactement si j'avais huit ou dix ans quand j'ai entendu pour la première fois les mots "*Alf layla wa layla*" – "les mille et une nuits" –, mais je me rappelle en avoir écouté une adaptation radiophonique qui m'avait littéralement subjuguée : la clameur et le grouillement des souks et des bazars, les sabots des chevaux, le grincement de la porte d'un cachot, la radio qui semblait trembler sous les pas d'un démon, et puis le fameux chant du coq solitaire qui ouvrait chaque épisode, auquel répondaient tous les coqs de notre quartier.

J'appris qu'une fille de ma classe avait *Alf layla wa layla*. Je me précipitai chez elle pour scruter ces quelques volumes posés dans une vitrine à côté d'une défense d'éléphant ciselée. Les livres étaient reliés en cuir et leur titre, gravé en lettres d'or. Je demandai à mon amie si je pouvais en toucher un. Elle me répondit que son père fermait toujours la vitrine et gardait la clé dans sa poche ; il disait que si on lisait ces histoires jusqu'au bout, on risquait de tomber mort. Naturellement, à cette époque, ni moi ni ma camarade n'étions conscientes que si son père ne voulait pas que les femmes

de la maison lisent *Alf layla wa layla*, c'était à cause de son contenu explicitement érotique.

Les années passant, mon obsession pour l'œuvre s'émoussa – de fait, je cherchais désespérément à échapper au monde qu'elle évoquait. Mais Schéhérazade finit par retrouver son chemin jusqu'à moi. Un jour, je me dis qu'il fallait que je comprenne pourquoi, alors que la plupart des Arabes considéraient le récit-cadre des *Mille et Une Nuits* comme un vulgaire cliché, les universitaires y voyaient une œuvre de génie et l'une des pierres angulaires de la littérature arabe.

Page après page, je fus émerveillée par la persévérance de Schéhérazade à vouloir rester prisonnière du roi pour lui révéler ce qu'elle avait en tête. Je compris que l'art était son arme. L'art à son sommet, dans cette façon d'inventer à l'infini des histoires magnifiques. Plus je lisais, plus j'admirais la simplicité, la platitude, presque, du style que j'avais tant critiqué par le passé. La spontanéité de cette langue me touchait; la langue de gens qui n'utilisaient pas le dictionnaire, mais exprimaient leur sentiments dans toute leur véracité, leur crudité, leur trivialité, leur intensité, tant dans la louange que dans l'élégie ou la diffamation. Dans ces voix reposaient les principes du réalisme magique, du flash-back, du recours au surréal pour expliquer l'ordinaire – toutes choses dont j'avais cru à tort que *Les Mille et Une Nuits* étaient dénuées.

Cette fois, ma lecture de l'œuvre prenait un caractère personnel : j'avais ouvert la portière d'un carrosse qui me ramenait au cœur de mon héritage arabe, et de la langue arabe classique, après une longue absence. J'étais stupéfaite de voir à quel point nos ancêtres

avaient façonné nos sociétés, nous montrant comment vivre notre vie quotidienne à travers ces histoires foisonnant de réflexions et de règles éthiques et sociales, fruits de l'expérience – loin de la religion –, et de sentiments profonds et naturels à l'égard de tout être vivant. La portée des *Mille et Une Nuits* fut si forte, si tangible, que les sociétés arabes se sont construites autour d'elles. Les noms de ses personnages se sont logés dans notre langue, se transformant en proverbes, en adjectifs, en tournures de phrase. J'étais en admiration devant la complexité du monde dépeint dans ces récits, où les relations entre les humains, les djinns et les bêtes, réelles et imaginaires, étaient permises. Les codes de conduite et le cérémonial courtois, si soigneusement énoncés, me faisaient sourire. Mais en tant qu'écrivaine arabe, ce qui m'enchantait réellement fut de découvrir que dans ces sociétés lointaines et oubliées, les femmes étaient loin d'être passives et effarouchées; elles affichaient beaucoup de volonté, d'intelligence et d'esprit, tout en reconnaissant à chaque instant que leur attitude était la seconde nature des faibles et des opprimés.

Quand je finis d'adapter ces dix-neuf récits pour la scène et pour ce livre, je remerciai Schéhérazade de m'avoir entraînée dans des mondes innombrables. Et lorsque je refis surface dans notre siècle, il m'apparut qu'en un sens le père de ma camarade avait raison de dire que lire les *Mille et Une Nuits* jusqu'au bout, c'était risquer la mort; car le lecteur pouvait se trouver hagard, sans vie, quand la fin du livre l'arrachait à la sublime vivacité de tous ces univers. J'espère que, comme moi, vous vous délecterez du voyage.





## SHAHRAYÂR ET SHAHZAMÂN

Jadis, il y a fort longtemps, vivaient deux rois qui étaient frères. L'aîné, qui s'appelait Shahrayâr, régnait sur les provinces de l'Inde et de l'Indus. Le cadet, Shahzamân, était roi de Samarcande.

Shahrayâr était un chevalier si redoutable que même les bêtes féroces le craignaient ; mais c'était aussi un homme juste et bon qui prenait soin de ses sujets comme la paupière protège l'œil. En retour, le peuple lui vouait une adoration et une obéissance absolues.

Un matin au réveil, Shahrayâr sentit que son jeune frère lui manquait terriblement. Il s'aperçut que cela faisait dix ans qu'il ne l'avait pas vu ! Il s'empressa d'envoyer quérir son vizir – qui était père de deux filles, Schéhérazade et Doniazade –, et lui dit de partir sur l'heure à Samarcande pour lui ramener son frère.

Ce fut un long voyage. Après des jours et des nuits, quand le vizir entra dans Samarcande, le roi Shahzamân le reçut avec le plus grand faste et fit égorger des moutons en son honneur. Comme il s'enquérât de son frère, Shahrayâr, le vizir le rassura :

— Il se porte à merveille, cependant il brûle d'envie de revoir votre cher visage.

Plein de joie, le roi s'écria en enlaçant le vizir :

— Le même désir m'habite! Nous ne nous sommes pas vus depuis si longtemps!

Sur ce, il ordonna à sa suite de se mettre en état de partir. Tout fut prêt en un clin d'œil : les tentes, les chevaux, les chameaux, et même les moutons que l'on égorgerait en route.

On battait le tambour pour annoncer le départ. Shahzamân se hâta vers les appartements de son épouse pour lui faire ses adieux. Mais quelle ne fut pas son épouvante lorsque, s'approchant de son alcôve, il la trouva dans les bras d'un garçon de cuisine! Sa vue s'assombrit, tout se mit à tourner autour de lui comme une tornade.

“Quoi, ma femme me trompe? La femme du roi de Samarcande le trompe? Et avec qui? Un autre roi? Non. Un général des armées? Point du tout! Elle le trompe avec un marmiton!” Dans sa fureur, il saisit son sabre et, sans regret, trancha le cou de son épouse et du garçon, avant de les traîner par les talons jusqu'en haut du palais pour les jeter dans le fossé. Ensuite, il se dépêcha de rejoindre la caravane, et il ordonna que l'on se mette en route.

Tout au long du voyage, le visage de Shahzamân resta figé de stupeur et de détresse. Tous les paysages qu'ils traversèrent, la campagne, les fleuves, les forêts, ne purent le distraire de son tourment ni lui faire oublier son infortune. Quand le convoi royal arriva enfin au palais de Shahrayâr, les deux frères tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils restèrent longtemps enlacés, puis échangèrent quelques nouvelles, et le roi de l'Inde installa son cadet dans le pavillon réservé aux hôtes.

Les jours passant, Shahrayâr remarqua que son frère s'émaciait de plus en plus. Il se dit que sans doute il se languissait des siens et de son royaume. Songeant à un moyen de le divertir, il en vint à lui proposer :

— Que dirais-tu d'une partie de chasse? Nous resterons dix jours dans la forêt à traquer le cerf, et ensuite, si tu le souhaites, tu rentreras chez toi, dans ton royaume.

Shahzamân poussa un lourd soupir.

— J'aimerais tant t'accompagner, mon frère... Mais je ne peux pas, j'ai dans l'âme une blessure qui m'en empêche.

L'autre insista :

— Justement, une bonne partie de chasse te changerait les idées et adoucirait ta peine.

— De grâce, fit Shahzamân, pars sans moi, que Dieu te protège. Je resterai là à attendre ton retour.

Ne souhaitant pas importuner son frère, Shahrayâr prit congé de lui et partit à la chasse avec sa cour.

Shahzamân resta seul dans le palais à errer de pièce en pièce, de galerie en galerie, s'asseyant puis se relevant, marchant puis s'arrêtant, tentant vainement d'échapper à lui-même et de chasser la vision qui le hantait. Quand il entendait gazouiller un oiseau, il ouvrait la fenêtre en se disant : "S'il pouvait m'emmener bien haut dans le ciel, à mille lieues de mon tourment..."

Plus tard dans la matinée, il entendit tout à coup un grand portail s'ouvrir sur les jardins du palais. Il vit surgir l'épouse de son frère, se balançant comme une biche, avec ses yeux noirs ombrés de khôl, entourée de vingt servantes, dont dix – gloire au Créateur! – étaient aussi

blanches que des fleurs de jasmin, tandis que les dix autres, corpulentes et charpentées, étaient noires comme l'ébène – leurs lèvres brunes étaient si charnues qu'on eût cru qu'elles avaient été attaquées par un essaim d'abeilles.

Tendant l'oreille, Shahzamân se posta de façon à pouvoir épier sans être vu. En bas, les jeunes femmes chantaient, riaient, batifolaient en se dandinant. Puis, s'approchant d'une fontaine sous sa fenêtre, chacune commença à se dévêtir avec indolence, sans gêne ni pudeur, croyant que personne ne les voyait. La vue du roi se brouilla et il faillit lâcher un hoquet de surprise quand il s'aperçut que les dix servantes noires n'étaient autres que des hommes déguisés en femmes. Leurs sexes étaient tendus comme des lances et leurs croupes étaient fermes et rebondies, telles des tables où l'on eût pu sans crainte poser des tasses et des soucoupes.

Shahzamân se demandait ce que l'épouse de son frère pouvait bien faire au milieu d'une si curieuse assemblée. Parfaitement à son aise, tranquille, elle riait aux éclats avec les uns et les autres. Soudain, elle se mit à héler : "Mas'oud... Mas'oud..." Un autre homme noir sauta par-dessus le mur et tomba sur elle comme une noix de coco eût chuté d'un palmier. Incrédule, Shahzamân se frotta les yeux et manqua cette fois pousser un cri de stupeur.

Renversée sur le dos, l'épouse du roi Shahrayâr écarta les cuisses sous son esclave et leva les jambes jusqu'à avoir les pieds au ciel. À ce moment-là, comme si c'était un signal, les dix esclaves noirs et les dix servantes blanches se mirent deux par deux, et, faisant cercle autour de la reine et de son amant, ils commencèrent eux aussi à faire

l'amour. Leurs cris d'extase montaient jusqu'à la fenêtre derrière laquelle Shahzamân était tapi. Se couvrant le visage avec les mains, il s'en éloigna un instant, mais, ne pouvant s'empêcher de regarder à nouveau, il vit la reine, Mas'oud, les servantes et les hommes recommencer ce qu'ils venaient de faire, et puis encore, et encore, jusque vers midi... Alors ils se lavèrent à l'eau de la fontaine en s'éclaboussant gaiement les uns les autres, avant de renfiler leurs vêtements. Les dix hommes redevinrent des servantes, et tout le monde s'engouffra dans le palais derrière l'épouse du roi Shahrayâr, comme si de rien n'était. Quant à Mas'oud, il sauta par-dessus le mur comme il était venu, et disparut.

S'étant assuré qu'il n'y avait plus personne aux jardins, Shahzamân s'écria :

— Ah, mon frère Shahrayâr! Toi qui règnes de long en large sur la terre, toi, le guerrier intrépide, le puissant chevalier, pieux et loyal, voilà que ta femme ne semble trouver son bonheur qu'avec ce Mas'oud entre les cuisses, entourée de tes servantes et de tes esclaves, et dans ton propre palais... Tous ces gens-là se jouent de toi, mon frère. Ils te prennent pour une potiche! Quels temps sordides... Quel monde abject où un roi vaut un gueux!

Lorsque Shahrayâr rentra de sa partie de chasse, son frère l'accueillit avec chaleur et enjouement. Shahrayâr ne manqua pas de remarquer que ses joues avaient repris des couleurs et que son regard brillait d'un bel éclat. Vint l'heure de se mettre à table; Shahzamân se jeta sur la nourriture et mangea comme un glouton. Shahrayâr poussa un profond soupir.

— Tu sais que je me suis fait du souci pour toi, mon frère... Comme je suis heureux que tu aies retrouvé ta vigueur et ton goût de la vie! Mais raconte-moi donc ce qui te rendait si malheureux à ton arrivée, et comment tu as pu guérir de cette mélancolie.

— Mon âme était blessée, s'exclama Shahzamân, et un feu dévorait mon cœur! Me croiras-tu si je te dis qu'avant de me mettre en chemin pour ton royaume, j'ai trouvé ma femme dans les bras d'un garçon de cuisine? Secoué par la rage, je leur ai tranché la tête avec mon sabre et j'ai jeté leurs corps en bas du fossé comme deux cafards morts.

Sidéré par ce qu'il venait d'entendre, Shahrayâr s'emporta :

— Quelle infamie! Quelle horreur! Que Dieu nous préserve de la fourberie et de la perfidie des femmes... Comme tu as bien fait de tuer cette traîtresse qui t'a causé tant d'affliction! Elle était comme un serpent caché sous du foin, guettant le moment de mordre la main qui la nourrissait. Et tu as tout aussi bien fait de te débarrasser de ce garçon de cuisine qui a osé déshonorer son roi! Dieu m'est témoin, si cela m'était arrivé, j'aurais bel et bien perdu la raison, et ce serait des centaines, non, des milliers de femmes que j'aurais fauchées avec mon sabre! Mais laissons là cette funeste histoire, mon frère, et réjouissons-nous que tu aies pu t'en relever.

Seulement, il ne tarda pas à se reprendre :

— À la vérité, tu ne m'as pas dit comment tu as réussi à surmonter cette épreuve pendant que j'étais à la chasse...